

de blanc, couronnée de marguerites avec un grand nœud de velours noir, piqué de cerises. — Les deux chapeaux portés par Mlle Dorziat. Mlle André Mégard a d'abord une toque Tudor en paille pain brûlé, dont le bord se voile de dentelle. Sur un feuillage de fantaisie est posé un paradis noir et blanc. — Puis une bergère Watteau en paille blanche à volants de mousseline. Une traîne de roses peintes et métallisées, des touffes de roses et feuillages font de cette création un vrai bijou.

Parisette.

LES THEATRES

Opéra-Comique : *Mireille*, de Charles Gounod (reprise).

L'Opéra-Comique a repris hier, avec succès, *Mireille*. Je n'ai qu'à l'approuver pleinement, car il était juste qu'une œuvre de Charles Gounod restât à son répertoire, et celle-ci est, à mon sens, sinon une des plus complètement jolies, du moins une des plus réellement typiques du maître. Là, en effet, se manifestèrent peut-être le mieux les deux qualités suprêmes du compositeur de *Faust* : la grâce amoureuse et le sentiment de la nature, qualités qui firent de lui, en le sortant du rang de tant de producteurs sans passion ni originalité, le musicien ému et personnel dont on a raison d'honorer, une fois encore, la mémoire. Qu'il y ait, dans *Mireille*, d'assez frappantes inégalités de style, que certains morceaux de la partition portent la marque d'une époque, d'une mode, que la valse, l'air à vocalises, si mal appropriés au caractère de l'héroïne, sacrifient l'art à la virtuosité, cela n'est pas douteux. Mais quel gai soleil éclaire nombre de tableaux, où chante vraiment l'âme provençale ; de quel charme profond, de quelle poésie adorable sont empreintes les bonnes et belles pages, infiniment précieuses celles-là ; quelle grandeur magnifie le commencement de la scène du père Ramon, où semble passer le souffle de Mozart ; et quelle étonnante impression de la campagne heureuse et mélancolique donnent la musette et le refrain du petit berger, frère du pâtre de *Sapho* ! *Mireille* a été imitée, copiée durant d'interminables années par maints ouvriers de notes, à court d'inspiration et de procédés, qui ont pu discréditer ses formules. Ils n'ont point gâté ce qu'il y a en elle de sincère, de simple et de fort. On la connaît trop, d'ailleurs, pour que j'en parle longuement, car elle n'a guère quitté l'affiche depuis 1888. Jusque-là, — sa première représentation au Théâtre lyrique remonte à 1864, — elle eut bien de la peine à y prendre place et elle ne cessa, avant et après, d'être soumise aux pires épreuves des coupures et arrangements. Tantôt elle était amputée de deux actes, tantôt elle perdait un personnage ; tantôt son fameux « Trahir Vincent ! » se trouvait vers le début de la pièce, tantôt vers la fin ; tantôt elle s'achevait par une mort, tantôt par un mariage. On l'a jouée hier telle que Gounod la conçut, avec les Moissonneurs, le Val d'Enfer et le Rhône, et il n'a pas fallu moins de trente-sept ans pour lui rendre son équilibre. Ce tableau du Rhône, sombremenent fantastique, qui, jadis, par la faute d'une maladroite machinerie, avait provoqué l'hilarité générale, est réalisé aujourd'hui de manière supérieure et produit un effet terrifiant. Le reflet sur l'eau rapide des nuages galopants, l'apparition des fantômes blancs sous la clarté pâle de la lune, l'engloutissement de la barque maudite sont « réglés » avec une admirable intelligence de la symphonie, saisissante d'ailleurs, soit que le cor dise la tristesse du fleuve nocturne, soit que les instruments accompagnent lugubrement la plainte des trépassés. Et les autres tableaux où les filles, grimpées sur des échelles, font la cueillette, où court et serpente la vive farandole, où défile une amusante procession campagnarde, ont bien de quoi réjouir les amateurs de beaux spectacles. *Mireille*, c'est Mlle Rioton, chanteuse d'expression et de sentiment, à qui, dès lors, ne peuvent convenir les parties de pure virtuosité de son rôle — je me reprocherais de le dissimuler, cela vaut un compliment — et qui met de la grâce et de l'émotion là où il en faut ; Vincent, c'est M. Maréchal, dont la voix superbe sonne en robustesse et en ampleur ; Ourias, c'est M. Dufrane, un baryton chaleureux, généreux et vigoureux. M. Vieuille rapetisse un peu le père Ramon, et Mlle Marié de l'Isle, au contraire, ayant eu le net et ferme courage de s'enlaidir jusqu'à la presque difformité, grandit la sorcière Taven qu'elle dessine de façon singulièrement frappante, curieuse et remarquable. Je cite encore Mlle Eyreams, un très gentil berger ; M. Jacquin, d'excellente tenue en maître Ambroise ; Mlles de Craonne et Rolland, M. Huberdeau. L'orchestre et les chœurs ont fait leur devoir et je félicite M. Georges Marty d'être revenu aux mouvements modérés que demanda souvent l'auteur, sans les obtenir. « En sabots, en sabots, donc ! » ordonnait Gounod dans son habituel langage imagé, pour indiquer l'allure lourdement paysanne qu'il voulait. Cette fois, on lui a obéi.

Alfred Bruneau.